



«D'un long kief bruisant»
présente:

HACHE TAGUE

HACHE TAGUE

We don't do selfie, we do portraits, we don't do hashtag we do HACHE TAGUE

HACHE TAGUE est un magazine privé
qui partage mensuellement
une vision via une sélection
d'images et d'histoires qui sont arrivées
durant les 18 mois de notre parcours.

contact.hachetague@gmail.com

AFRIQUE DU SUD

~ Pretoria - Johannesburg ~

L'Afrique pour la vivre ou pour la raconter il faut prendre du temps. L'histoire avec l'Afrique elle a commencée il y a quelques années. Avec ce voyage en Côte d'Ivoire. Ou il y a trente trois ans. Le temps y était absent et les gens gentils. Prendre goût à cette disponibilité et à cette gentillesse. Il fallait continuer d'explorer ce continent. La plupart des *backpackers* rencontrés, globe-trotteurs du monde ou tour-du-mondistes, ne font pas l'Afrique. Il fallait y retourner, prendre plus le temps. Parachutés. Depuis Paris. Un chœur de gospel entame, à l'atterrissage, un air soudain qui résonne, «*South Africa I love you*». C'est l'*Afrique enchantée*. Mais, dans une résidence sécurisée avec gardien et empreinte digitale, dans Pretoria, ici, en Afrique du Sud, tu vas un peu déchanter. Une double ville, tentaculaire, s'étale et parsème des hectares. *Une saison blanche et sèche*, d'André Brink, remonte à la surface. Précisément. Un souvenir à la fois empirique, prémonitoire... Des couleurs, des barrières blanches, une terre roussie de plantes. Des odeurs de vent brûlé.

Rudy et Christov seront les hôtes de Pretoria. Rudy est en charge des *couchsurfers*. Il sait y faire. Épuisés par un voyage d'une journée. Discussions effrénées avec eux, et leurs amis venus dîner. Ils racontent leur Afrique du Sud, à eux, les Afrikaners. Et quelque chose ne va pas ici, il y a dans l'air des haines et des rancœurs si récentes, si présentes. Qui se prolongent ou qui s'inversent. Le pays est une plaie béante. L'apartheid est si proche et toi si blanc. Quotas d'embauche pour les blancs. Visas non renouvelés pour les blancs. Ceux qui habitent là, sous visa depuis 20 ans. Eux aussi, non-renouvelés. André Brink n'aime pas non plus; «*Les Afrikaners aiment l'Afrique, ils sauront rester*». Agressivité. Tension. On n'accueille pas à bras ouverts ici, mais au fond ce n'est pas toi qui a colonisé leur pays, du moins pas celui-ci. Ni même les autres d'ailleurs. Le *Freedom Park*, pour essayer de comprendre. Mais c'est un amoncellement de documents audio, vidéos, d'objets et de notes explicatives. Tout devient confus, pour qui voulait pouvoir mettre de mots. Le parc surplombe la ville, la vue sur Pretoria est immense, dense. Au loin la campagne africaine, celles des fermes.

Le lendemain départ pour celle du père de Christov. *Bronkhorstpruit*. «*My father is a businessman*.» En effet, trois sociétés et un hélico. Fabricant d'aliments pour chiens, fabricant de câbles électriques, et une ferme. Après 45 minutes de voiture et un peu de chemin terreux, la propriété se découvre, un toit de roseaux et des hectares. Des hectares qui renferment trois maisons, des centaines de vaches, de moutons. Quatorze chiens et deux gros *bulls*. Une église construite quelques années auparavant. Démolie, par les orages. En ruine. La terre est rouge-ocre, les champs sont jaune d'or, l'herbe est un peu brûlée et les arbres commencent à reprendre peu à peu de vert. Le vent souffle fort. 18h00, la nuit. Un feu, un barbecue, des saucisses *home made, from the farm*, de la bière. Changer les plans du voyage et parler jusqu'à ce que le froid saisisse. Un bain chaud. Alarme à 6h30. Christian va donner à manger aux

agneaux. Il faut nourrir ceux que les mères ont rejetés. Ils étaient les plus faibles. La pluie est tombée, des trombes d'eau au lever du jour. Des saucisses, du café. Donner le biberon de lait. La pluie redouble, qu'à cela tienne, c'est l'heure de faire le tour du propriétaire. Les vaches sont nombreuses. Il est encore tôt, les animaux sauvages se font discrets. Petit déjeuner avalé. Tout le monde se rendort. La bonne fait la vaisselle. Comme ça, au réveil, chacun peut de nouveau salir une bonne tasse fraîchement propre. Le paysage mouillé s'est assombri. Rudy sort la *Polaris Ranger*, profitant d'une accalmie. Le vent s'engouffre dans la voiture. C'est la rencontre avec des phacochères, un troupeau de babouins, kudus, gnous, *heart beast*... C'est l'Afrique. C'est sauvage. Un peu partout. À chaque nouvel animal exotique découvert, c'est la surprise.

Rudy et Christov sont incroyables, ils sont si grands, si massifs. Ils se disent *overweighted*, ce n'est pas complètement faux, mais ils courent le *Comrades Marathon*, 89 km. Presque tous les jours ils courent, toutes les semaines ils font un marathon, toutes les trois semaines un peu plus d'un marathon. Ils ingèrent tellement de calories. Ensemble, ils regardent pour acheter une maison avec un jardin dans un quartier un peu plus cosu de Pretoria. La végétation y est luxuriante, les propriétés sécurisées, et ils pourront avoir un ou plusieurs chiens et aussi adopter un enfant.

Une longue promenade, le *Gautrain* en direction de Johannesburg, quartier Rosebank. À Joburg, *Joby, JB*. La nuit commence à tomber. Entre chien et loup. Marijana ouvre sa porte. Porte qui s'ouvre sur appartement très chaleureux, «*I love my home*» sur un mur en ardoise... Marijana nous accueille. Après un *Roiboos*, une dégustation de vin Sud Africain, et de nouveau des discussions sur cette Afrique désenchantée où plane un racisme latent envers les blancs. Une histoire à vif, pour elle, issue d'une famille qui était sur le deuxième bateau arrivé en Afrique du Sud. Une génération de trentenaires qui subit une histoire à laquelle ils n'ont pas participé. Ils ont des amis dans les *townships*, ils aiment leur pays mais ils vont partir. Marijana, reçoit des invités de *Couchsurfing*, et de *AirBnb*, comme Fernando. Présentez vous comme vous êtes, je vous recevrais.

Le lendemain c'est le «*city tour*» en bus. Une première. À l'arrière, sans toit, trimbalés dans la ville. Si large, si étendue. De part et d'autre, les restes des mines d'or qui ont fait la richesse de cette ville, perchée à 1650m, ça rappelle un peu la Bolivie. En rentrant, d'un *mall* à un autre, ce schéma urbain déplaisant, et ce n'est que le début, chaque ville semble être ainsi. Des avenues, des voitures et des *malls*. Puis vient la viande Sud Africaine. Que cela ne déplaise aux Argentins, la viande est délicieuse, même meilleure. Vient la soirée et non un dîner, une fête dans un bar-club, qui commence à 19h30 un mercredi avec des shots de tequila. Monter sur le bar. Repartir *wasted* vers les 11h00... À l'anglo-saxonne.

Les bonnes habitudes reviennent. Une route, six heures de bus avec au bout une frontière, le Botswana, Gaborone.

BOTSWANA

~ Gaborone - Maun ~

Marea nous accueille. Apprêtée, cheveux tressés retenus dans un chignon, jupe tailleur et veste cintrée, rouge aux lèvres et talons hauts. La femme moderne africaine se prépare avec soin, elle est impeccable. Elle travaille dans le management d'une équipe dans une boîte de financement qui est en passe de devenir une banque... Elle joue et fait des compétitions à l'internationale de pétanque sur herbe. Ses cousines sont de passage, les petits jouent. Un soir, au *Masa Square*, au dernier étage, au *Sky Liner*, surplombant la ville, c'est vernissage à la galerie *Sophie Lalonde*, Bambo Sibiyi, artiste Sud-Africain, stupéfiant. De la linogravure en un mètre sur deux. L'*Alliance Française* est très présente.

<https://www.facebook.com/search/106453696058870/places-in/197384240287028/places/intersect/>

À Gaborone, il n'y a pas grand chose à faire, il y aurait bien le Jardin Botanique, une brousse aride d'épineux et d'arbres sans nom au bout d'un chemin sableux. Sous une chaleur assommante, à regarder des plantes desséchées, il est temps d'aller prendre un café dans la *mall*. Les autoradios semblent s'être mis d'accord pour ne jouer qu'une seule chanson, en boucle. Dans le bus, dans la voiture de Marea, dans les taxis. S'écrouler, regarder avec elle les demies-finales de l'*US Open*. Elle est fan de Serena Williams... Des *malls* partout. Les nouveaux centres villes. Où il n'y a rien. De l'espace immobilier, à vendre, à louer pour des marques. De café, de fringues, de chaînes de restaurant. C'est facile et rapide de perdre une culture culinaire avec un *burger* ou une salade César.

Un bus pour Maun. À 5h30 du matin, Marea se lève pour le *drop-off* à la gare routière, il fait nuit noire, le ciel est couvert d'étoiles. Il fait froid, le bonheur serait de se rendormir. Le paysage s'étend, c'est presque la traversée du Botswana, qui s'étire, jusque l'invisible presque visible. Soleil, vent étouffant, couleurs désaturées, cramées par la lumière. Crevaison. Le bus s'arrête et sous un arbre à l'ombre du soleil qui tape sur l'asphalte, le groupe patiente. Attendre. Ne plus attendre, laisser le temps filer, s'oublier dans la journée. Quelques hommes aident le chauffeur, le vent souffle par rafale. Un *hypster* américain écoute son *ipod*, des enfants courent pieds nus sur le sable parsemé de bouts de verres. La roue est changée. Le bus redémarre. Le bus arrive à la gare routière de Maun. Avant la tombée de la nuit. C'est quoi l'adresse de l'auberge? Personne ne connaît, mais le chauffeur de taxi, pour quelques *pulas* dit :

« *We'll find someone who knows it on the road*».

Il appelle des amis, parle en *Tswana* au cas où l'un d'eux connaisse l'endroit. Et oui. Au bord de la rivière, havre, tranquillité, beauté. *Old Bridge backpackers*, la tente est plantée. Le safari peut commencer. Au bord du delta, l'eau qui coule, avec des poissons, des crocodiles, des oiseaux. Un air de re-

ggae en fond. Le temps reprend ses droits encore. L'un pêchera toute la journée, lançant un fil de nylon; l'autre grattera un ukulélé. Un octogénaire dort après une session de deux heures d'ordinateur, une femme écrit toute la matinée. Le temps de la sieste est plus fort. Tous, sous les arbres, à somnoler, d'un long kief bruisant.

6h30 du matin, la nuit est encore dense. Elliot sera notre *driver* pour le *game drive*, safari. La voiture sans fenêtre, part sur la route, quelques kilomètres à faire avant la Réserve Moremi. Le vent souffle, s'emmitoufler dans la dou-doune et regarder le soleil, si rouge, si rond, si grand, qui se lève sur la savane Botswanaise. Des ânes partout. Ils protègent les troupeaux des léopards. Elliot roule à vive allure. Au loin, les premières girafes. Et puis, c'est la Réserve, un café et quelques biscuits, et des oiseaux de toutes parts. Au début c'est un peu la forêt, Rambouillet ou Fontainebleau en automne. Les arbres perdent leurs feuilles, des teintes du rouge au jaune, des rochers, du sable. Puis vinrent les éléphants, girafes, lions, lionne, lionceaux, hippopotames, crocodiles, impalas, phacochères, kudus, vautours, oiseaux quatorze couleurs, *horn-bills*, iguane, marabout, *springboxs*, *Kobus leche*, *blesboks*, zèbres, hyène. Une vraie scène de la vie de la savane. Un éléphant mort au bord de l'eau se fait dévorer par des lions, les vautours ne sont pas loin. La hyène attend pour passer au buffet, et pour passer la rivière, infestée de crocos qui tentent régulièrement de manger une part du gâteau. Plus loin des impalas à l'arrêt, la peur au ventre sentent un lion qui est dans le vent, caché à l'ombre d'un arbuste, il fait la sieste, il ne les voit pas. Elles ne le voient pas. Tout le monde est figé. Il n'aura jamais peur. En compagnons de voyage dans l'open-car de Safari, Karin et Samuel, deux vétérinaires Suisses, qui aiment les animaux et qui connaissent les animaux. Ils disent aussi que le soleil Suisse est aussi beau que le soleil Africain... Rouler à fond les ballons, à en perdre les pédales, à tout vent. Fin de journée. Sur une piste. Au coucher de soleil, la tête au vent, cheveux de pailles, le soleil dans les yeux. Séchés par la journée, par la *bush*, tannés, plein de poussières. Si chanceux, personne n'en revient :

« - *Un léopard? En pleine journée? Qui chassait?*
- *Oui et aussi des lions repus sont venus faire la sieste à l'ombre de la voiture. Là, à 80 cm de moi. Une lionne et deux jeunes lions.*»

Mais Elliot savait ce qu'il faisait, main sur la clef, contact enclenché. Il a appris ce métier en allant chasser avec son père. Espérons qu'il eut été plus rapide que le lion. On en doutera tous. Quoi que, avec plus de 80 kg de viande dans le ventre, ça bouge pas beaucoup un lion.

« - *Too young to kill human.*
- *Ok.*»

Construire une canne à pêche de fortune avec Râg. Tester la pêche. Coolos, à réitérer. Un lomo saltado. Un *Coke*, des histoires d'hippos, de crocos qui s'approchent un peu trop prêt de l'*hostel*. Ne pas rater le premier mini-bus qui part pour Nata. Levés 4h00, direction Livingstone. Les

yeux encore endormis, la tente démontée dans l'obscurité. Y laisser deux sardines, dans un sol sec comme de la pierre. La gare de bus se met en branle. Nata-Livngstone, cinq heures de minibus, de taxis brousse, debout à se tenir les bras en l'air, à *spoter* des girafes, des éléphants. Dans le mini-bus tout le monde les regarde, personne n'est blasé. Tout le monde ne va pas en *game drive*. Le mini-bus file à toute allure, le jour se lève, il faut passer les contrôles sanitaires, remonter dans le mini-bus. De plus en plus serrés les uns contre les autres. Une station essence, c'est Nata et c'est l'attente. À l'ombre d'un arbre, sur le parking, un mini-bus devrait passer pour Kasane. Il arrive, c'est la foire d'empoigne, tout le monde ne rentrera pas. Le chauffeur dit qu'il en choisira 5 sur la douzaine qui attend. Jouer des coudes. Se faire respecter. Il fait chaud, se désaltérer avec des litres d'eau, et traverser une route bordée de brousse où l'on voit des autruches, des kudus, des éléphants et des girafes. La musique est à fond dans le mini-bus, le voisin travaille avec des Français à l'hôpital, la voisine va acheter des vêtements en Zambie pour les revendre dans le Delta. Quatre heures plus tard, la frontière. C'est l'excitation. Tout le monde parle en même temps. Il faut encore descendre, et sous une chaleur de plomb traverser la rivière.

ZAMBIA

~ Livingstone - Lusaka ~

La Zambie. Encore quelques kilomètres et c'est Livingstone. *Jolly Boys*, sa piscine et ses 8h de coupure d'électricité par jour. Premières moustiquaires, une piscine, un *backpackers hostel*. Un *Backpacker hostel* c'est réduire le pourcentage de chance de rencontrer quelqu'un par hasard. Un lieu dans lequel vont les 25-35 ans. Un peu plus agés en Afrique, à cause des safaris, des *game drive* qui sont onéreux. Des gens vers qui aller, naturellement, ou pas. Par ce qu'ils parlent votre langue. Devant le bar, il y a l'ardoise avec le planning des heures où il n'y aura pas de courant. Une sirène retenti et il faut allumer les bougies.

Les Allemands boivent de la bière, les Californiennes font les sirènes devant les Allemands, les Américains parlent fort, la Coréenne se fait discrète, de moitié, et n'est toujours pas rentrée, les Norvégiennes font leurs Norvégiennes. Les Allemands boivent de la bière. La plupart viennent pratiquer la médecine dans des hôpitaux ou faire des safaris. Ils n'ont pas peur de voyager en Afrique. De taxis, en *hostels*, d'*hostels* en taxis. Ici au début tu te sens bien et puis après les gens autour sont un peu étranges, ils ne font que boire des bières et jouer:

« - *Rouge ou noir?*
- *Noir*
- *Perdu c'est rouge. Tu bois.*»

Parfois, tu ne peux pas te sentir à l'aise avec tout le monde, parfois les autres sont de trop. Parfois il y a malaise. Surtout quand le voisin de camping te vole tes lunettes de soleil.

L'enculé.

L'excitation est toujours là pour les chutes Victoria, Belmondo, «*Itinéraire d'un enfant gâté*» et cet air comme une rengaine.

« *Qui me dira, les mots d'amour qui font si bien, du mal?*
Qui me tiendra, quand tu iras décrocher toutes les étoiles?
Qui me voudra, avec le nez rouge, et le cœur en larmes?
Qui m'aimera, quand je n'serai plus que la moitié d'une femme?». *Nicole Croizy*

Mais c'est la saison sèche, les chutes sont un filet d'eau. La faille dans la terre est immense, la roche est tranchante. Le vent se lève, une légère poussière de sable commence à voler et en ville chacun se met à l'ombre du porche de sa devanture colorée. Du vent et une poussière de sable fin qui virevolte. Une poussière qui rentre partout, dans tes chaussettes, dans tes narines.

Pas mécontents de partir. Prendre au matin le bus pour Lusaka. Explorer les alentours et se retrouver au *African Bite*, à en juger la typo cela pourrait être le dernier restaurant africain à la mode, une fois à l'intérieur c'est un petit boui-boui, où le cuisot mettra une heure et demi à préparer un curry de poulet et un *beef stew*. Un délice au rythme de l'Afrique. À 9h00, elle n'est pas là pour vendre les billets de train au bureau de *Tazara Train*. Elle arrive, souriante, nonchalante, allume la télé pour l'émission sur les problèmes de couples. Dans son bureau et derrière la vitre commence une cérémonie, la vente de billets. Le monsieur d'abord, puis elle sort chercher de la monnaie, fait les autres billets, ressort pour aller chercher de la monnaie... Tickets en main, retour au calme de l'auberge avant le départ le lendemain matin. Au bar, un groupe de Japonais arrivent, d'Osaka, parlant un *broken english*, ils rigolent et c'est si incongru de les voir là, en Zambie.

Avant le train, il faut prendre le bus. Le bus, qui partira avec plus d'une heure et demi de retard car il faut partir avec le plus de monde possible dedans. Gare de bus, une fourmilière. Lusaka. Engouement à la gare routière, des hommes partout qui accostent, des chauffeurs de taxi, des racoleurs de bus, des vendeurs de bananes. Il faut s'extirper de ce fourmillement, de ce brouhaha. Dirigé par les hommes. Les rabatteurs arrêtent les voitures de force, demandent la destination, ouvrent les portières, vident les voitures des sacs de voyages, sacs à main, de nourritures. Ils vident de force. Prennent le tout et les passagers par le bras, les jettent dans un bus. Une lutte quotidienne. Les rabatteurs dépendent de compagnies, ils se battent les clients. Clients écartelés, habitués mais inquiets. Parce que les hommes se battent. Pour apporter un client. Gagner cinq ou dix *Kwacha*. Rester dehors pour sentir tout cela, regarder les sacs. Qu'ils soient toujours là. Ils se battent, ils sont une vingtaine, mouvements de foule, et *Commando* arrive. Ce n'est pas le plus grand ni le plus gros ou le plus costaud. Il a le visage des gens qui ont déjà tué. Intentionnellement. Il n'a pas peur. Il arrive et tout se calme. C'est le boss de la gare. Il prend les lieutenants de la gare par le col. Les décolle de vingt trente centimètres. Avec le sourire il les engueule. Avec le sourire

il leur ré-explique que c'est lui qui commande, que si une décision doit être prise c'est en sa faveur. La mafia de la gare de Lusaka. Il montre ses tatouages et explique qu'il se fait appeler *Commando* parce qu'il en a fait parti. Qu'il y a survécu grâce à la boîte. Alors il s'est fait tatouer un gant de boîte sur la main gauche, et « **CMD** » sur la main droite. Il remonte sa manche gauche. Tatouage au clou. Fait en Prison. « **COMMANDO ZAMBIA** » et une date. Comme en France avec les chauffeurs de bus ou certains taxis, ou les videurs de boîtes de nuit. Ils ont toujours de bonnes histoires rêvées de *Légion* à raconter. Faire une balade avec lui autour du bus main dans la main.

« - *I give you my phone number. When you come back I want to see you.*

- *No if I come back I come to the bus station, I'll find you.* »

Les bords de route sont des décharges. Des sacs plastiques, des canettes en alu jonchent le sol Zambien. L'homme qui détruit peu à peu sa planète, doucement. Là où depuis des siècles jeter n'est pas une fin en soit et reprend le geste de semer. Il devient production de déchets. On sera morts que ces sacs plastiques seront toujours là, à voler au grès du vent. L'homme qui produit du déchet, sans pouvoir le gérer. L'homme qui n'a pas demandé ces déchets, qui s'en détache et les laisse au sol.

Kapiri Mposhi. Surnommée capitale mondiale du SIDA, et sa gare bleu turquoise défraîchit d'où part le train. L'attente recommence, sur le trottoir poussiéreux, une famille partage son déjeuner, de la chima, des épinards africain et de l'omelette. *Assante*. Partager une orange, sucrée, appréciée. La gare est remplie de femmes, d'enfants, d'hommes, de sacs, de couvertures. Anthony l'Anglais, Philip et Ralph les Allemands sont là, aussi. Ils voyagent en 1ère classe. En 3ème classe, les sièges sont durs, c'est du bois. Des enfants, plus que nombreux, des mères qui allaitent, un va et vient incessant, toute la nuit, à chaque arrêt. Traverser la frontière dans le train.

TANZANIA

~ Dar es Salaam - Zanzibar - Arusha ~

La nuit, les ombres de la lune sont noires. Des tâches sombres sur le sol. Sur le sable de la brousse, du bush. Des grappes d'enfants. Des centaines d'eux entassés en troisième classe. Il est possible que tout fasse sens, rien qu'avec ce train. Hommes et femmes qui partent vendre le fruit de leurs cultures. Partis acheter des graines, des outils, du fil, rejoindre de la famille. La ligne de train, c'est la ligne de survie. La ligne de la route, une autre ligne de survie. Se revendre de la nourriture tout du long. Les passages du train dans les gares, c'est le rassemblement. Quatre fois par semaine. Même pour regarder. À chaque arrêt c'est une même scène qui se rejoue, encore et encore, seuls les acteurs changent. Ils sont tous là, les vendeuses de bananes, de

sodas, de poulet et de samosas, avec tout sur la tête, manioc, noix de coco, bœuf, eau, charbon, boissons gazeuses. Les enfants chichement vêtus souriants et riant de ce nez anguleux et se poilant au baiser sur la bouche. Elles se moquent d'elle et de son nez. Les hommes qui viennent décharger les sacs des wagons, les policiers qui feignent de gérer la foule. Les enfants courent, les femmes ont attendues le train, avec des heures de retard. Pour peut être vendre dix bananes. Il doit toujours y avoir un ou deux voyageurs blancs pour les amuser. Philip se prend en photo en train de donner des bananes aux enfants. Avoir pris des billets pour la troisième classe confort. Il existe aussi la seconde et la *first class*. Celle qu'on est supposée prendre. Celle qu'ils ont pris. Celle obligée de prendre parce que le train va encore plus se remplir. Le wagon ne va pas jusqu'à Dar es Salaam, reprendre les sacs, et se poser en 1ère classe. Avec une couchette pour la nuit. Deux jours et demi de voyage. Savourer une position allongée. Pour les 24h00 restantes.

Ce voyage en train c'est une accumulation de sensations olfactives, sensorielles, et visuelles. Comme une traversée culturelle. Sueurs, nourritures, urines. Ça pue la pisse, le lait fermenté, bientôt la bière et le poulet cuisiné ou vivant. Alors les fenêtres sont grandes ouvertes pour laisser l'air entrer. Pour passer deux jours la tête dehors à regarder ce paysage. Les gens dans ce train, c'est un monde tous ces gens. Ils ont des looks incroyables. Des années de mode et toujours des photos d'africains sur les *mood boards* mais en vrai, quand tu y es cela ne s'arrête jamais. Tes yeux ne savent plus où regarder. L'homme avec un manteau *oversize* en ratine et un bonnet rasta. Celui avec un pan de tissu vert noué sur l'épaule à la mode antique. La petite fille avec une robe lamée et les bords dentelés. Cela n'en finit pas. De toute part, c'est la pauvreté, dans les villages zambiens et tanzaniens. Des enfants, tellement d'enfants qui labourent les champs avec des bœufs. Et l'école? Les hommes pêchent dans la rivière avec des lances. S'arrêter des heures, à regarder le soleil se coucher sur les voies ferrées, la locomotive est en panne et l'enfant noir voudrait ressembler à Philip, grand, blond aux yeux bleus.

« *I want that. (ses chaussures)*

- *I want that. (son appareil photo)*

- *I want that. (ses cheveux)*

- *I want that. (ses yeux)* »

Dans le train, 4h du matin, les gens parlent fort et chaque jour le menu midi et soir est le même : riz ou chima, poisson ou bœuf ou poulet. Wagon restaurant, avec des toiles cirées à fleurs, des fauteuils en skaï et la musique au loin du wagon bar. Le train se remplit de gare en gare. Il n'y a pas de place pour tout le monde. Il faut marcher sur des sacs de riz pour sortir. Escalader des sacs de riz. Le couloir est bouché par des sacs, les femmes allaitent debout dans l'allée, le train bouge, c'est *Saga Africa - C'est l'ambiance de la brousse*.

La nuit, des feux de brousse. Des flammes oranges dans la noirceur de la nuit. Cette odeur de brûlé. Au matin, réveil dans une forêt de pins et des montagnes et de nouveau des arbustes épineux, de la brousse, des villes aux toits de zinc, une réserve naturelle avec zèbres, girafes, antilopes, kudus,

singes et babouins. Les dernières heures interminables et Dar es Salaam comme terre promise.

Elles ont déjà été à Zanzibar ces deux Allemandes. L'une se prend pour la reine de la Tanzanie. T'as rien compris ma pauvre. T'es la seule sur 5000 à la ronde à être blasée de quoi que ce soit. *Elle* lui a bien fait comprendre. Après deux nuits dans le train. L'autre essaye d'être sympa pour deux.

Une nuit à crecher tous ensemble, *Holiday Hotel* et se séparer au matin. Prendre le ferry express pour Zanzibar. Une cacophonie une fois les pieds posés à terre, carte de vaccins, passeports, papiers de droit d'entrée, fouilles des sacs, embrouilles avec le conducteur d'un *daladala*. Il multiplie ses prix par dix, sauter dans un autre *daladala* serrés à 25, comme des sardines, avec des glacières, du riz, des brouettes, des enfants à se passer de mains en mains comme des poulets. Arriver au *Demani Lodge* dans une chambre-cabane au dessus des palmiers et respirer.

L'océan Indien si chaud, si doux. Les marées, deux fois par jour, changent entièrement le paysage. Des femmes qui ramassent des coquillages et cultivent les algues, Plus loin des pêcheurs dans une mer turquoise, une mer haute avec des vagues qui arrivent au bord des *lodges*. Si proches, qu'ils sont voués à disparaître. Les gens font des trous dans la plage pour enterrer leurs déchets. Ou les algues. Les plages doivent être blanches comme sur les photos. La couleur de l'eau est presque invisible. La vie se résume à aller à la piscine, manger des plats épicés. Délicieux. Et se baigner dans l'océan.

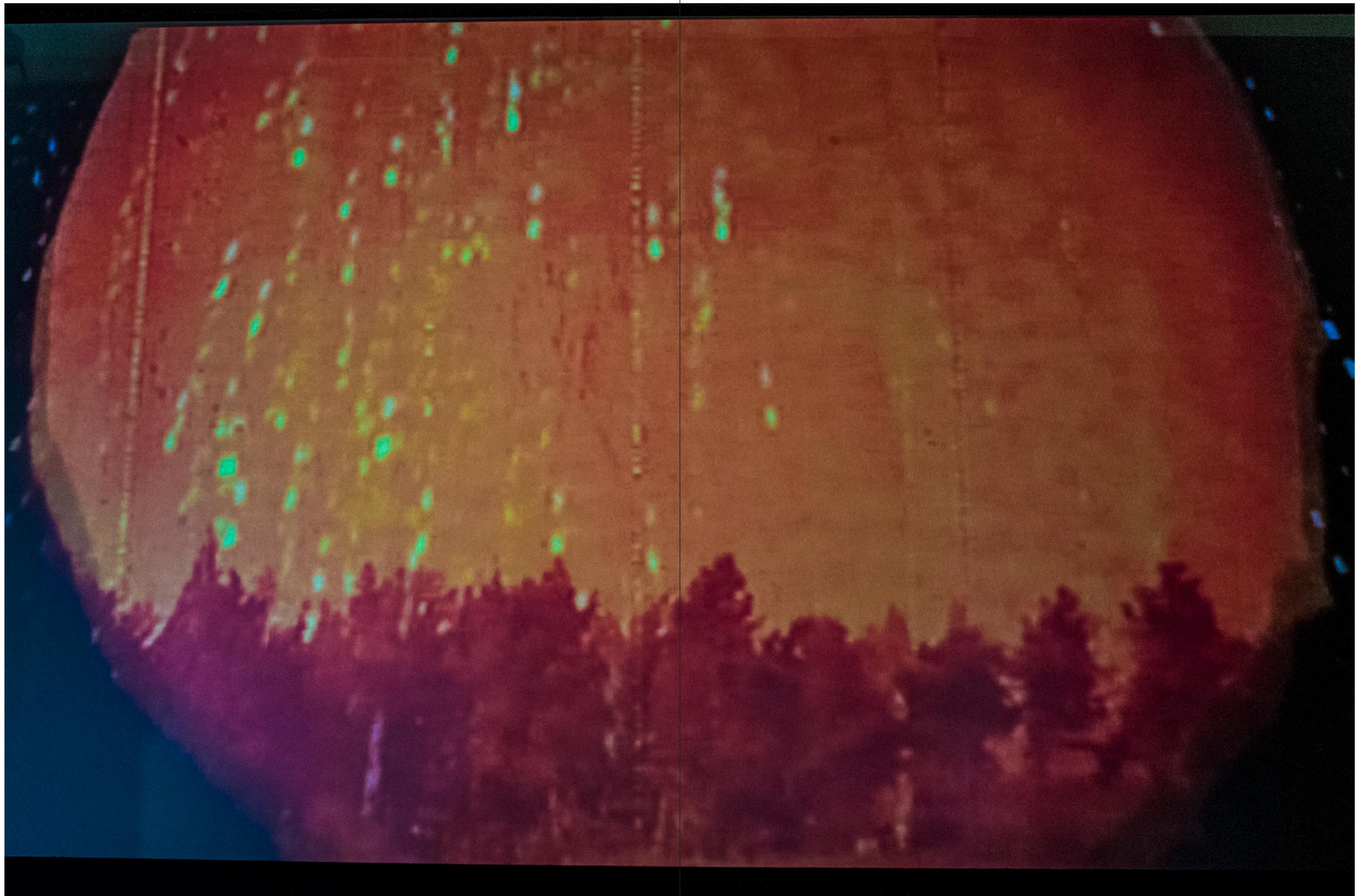
Une soirée BBQ sur la plage, organisée par une locale, *couchsurfeuse*, Sine. Entre la soirée de touristes et le feu de camp entre amis, il y avait ce groupe de musiciens qui jouait des airs magnifiques et lui si grand, avec cette voix si belle. Un air de reggae hip-hop, près de Paje, chacun prend son temps, l'horloge au bar a 15 minutes de retard. Se servir de *couchsurfing* pour faire la promotion de l'entreprise touristique de son mari. Être là impuissant, tout s'enchaîne bien, d'abord la première bière, un bain, puis le barbecue, puis le feu, puis la musique. Tu ne changeras pas le fonctionnement de la soirée, tu ne choisiras pas de rester ou de prolonger, ou de rentrer.

Il faudrait écrire une charte du voyageur qui rouvre à la surprise, la découverte, l'inattendu, à l'ignorance. Visiter sans un livre-guide c'est laisser une place au regard. Regarder sans savoir. Donc tout regarder. Ne pas avoir d'attentes, de voir ceci ou cela. Des fois ne pas comprendre. S'informer, demander ou pas. Comprendre ou pas. Relever des choses inutiles qui feront parties des souvenirs, comme dans un rêve. Laisser la place au flou, à une image. À une soirée avec des Massaïs. À une soirée où ils boivent de la bière. Après avoir vendu des statuettes sur la plage, *Ray-Bans* au nez. Ils dansent sur Katy perry, et checkent un match de *Premier League*. Ils sont chauds les Massaïs, ils dansent en faisant des bonds ou en rythme, sensuellement.

C'est le monde moderne. C'est l'évolution, *Hakuna Matata*.



The guest house
*Nina and Christian will live there in few months
After the wedding.*



Bonfire
Scrambled history in Freedom Park.



Nature morte X



Flat tire
The wait under the sun and the dust.



Massai's



Ich bin ein Berliner



The main house
Christian, chilling under covers on the couch with dogs.



Sunset in the bathroom





The bull
He needs a diet to have sex.





Low tide
The day after the lunar eclipse.



Megatron
Crossing the border between Botswana and Zambia
on the Zambezi river.



The scene





Trash tree





Okavango Delta



The maid





Full moon





MAREA



MARIJANA



RUDY



JEAN *le français*



AUDREY



RALPH



KARIN



CHRISTIAN



SAMUEL



SINE



SONG



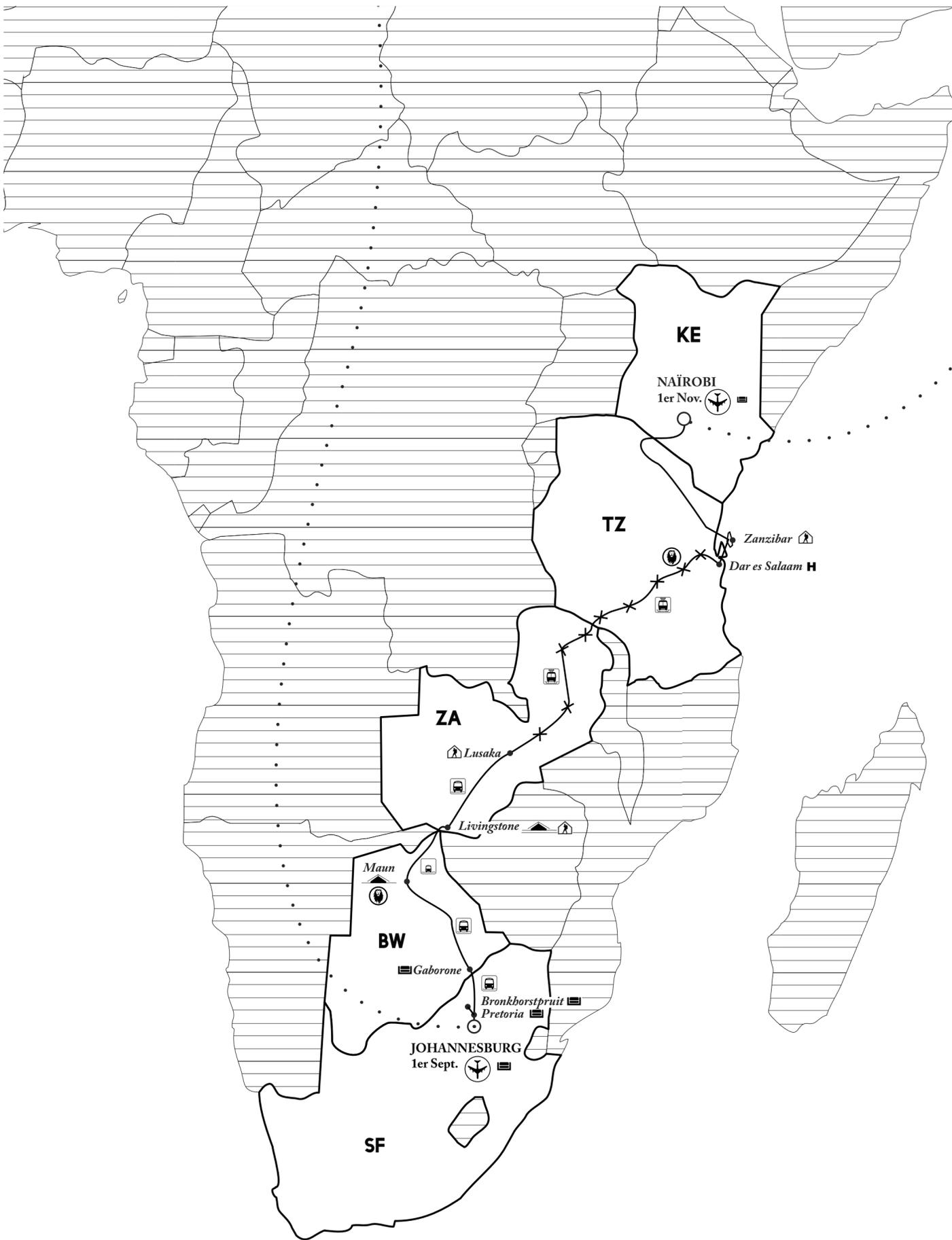
ANTHONY



CHRISTOV



PHILIP



Pretoria	12-13
Bronkhorstpruit	10-11, 22-23, 26-27, 36-37, 43
Gaborone	16-17, 24
Maun	25, 40-41, 42
Livingstone	32-33
Lusaka	18-19, 20-21, 28-29, 34-35, 38-39, 44-45, 48-49
Zanzibar	14-15, 30-31, 46-47

« D'un long kief bruissant »

HACHE TAGUE

We don't do selfie, we do portraits, we don't do hashtag we do HACHE TAGUE.

*Photographies Tiphaine B.V.d.S, Sylvain B.V.d.S
Textes & légendes Tiphaine B.V.d.S, Sylvain B.V.d.S
Mise en page Sylvain B.V.d.S
Site internet Chris D
Publication internet Chris D*

